

*Parmi les inspiratrices de saint Jean Eudes,*

Sainte Gertrude de Helfta (1255-1302)

*par Xavier Engelhard, cjm*

*SOUVENT nous redisons les prières chères à saint Jean Eudes, Ave Maria, filia Dei Patris, Ave Cor sanctissimum... Mais savons-nous que Jean Eudes les a largement empruntées à une grande mystique du Moyen-Age, sainte Gertrude de Helfta, dont l'influence l'a beaucoup marqué?*

#### UNE MONIALE DU XIII<sup>e</sup> SIECLE.

Sainte Gertrude, dite «la grande», est une des plus célèbres figures monastiques de la seconde moitié du 13<sup>e</sup> siècle, et plus précisément du courant spirituel issu de l'Europe du nord. Ce courant devait avoir une grande influence sur la pensée chrétienne de la fin du Moyen-Age et bien au delà. Il a suscité des hommes tels que le Bienheureux Ruysbroeck, le Bienheureux Henri Suso, Maître Eckhart, le dominicain Tauler et l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, ce livre qui jusqu'au milieu de notre siècle a été, après l'Evangile, le premier guide des âmes pieuses.

Toute la vie de sainte Gertrude a eu pour cadre unique le monastère d'Helfta, en Saxe, près d'Eisleben, la ville natale de Luther. Elle y est entrée à l'âge de cinq ans en 1260, et y est demeurée jusqu'à sa mort, à l'âge de 46 ans, en 1302. C'était l'époque de la dernière croisade de saint Louis en 1270, et la fin du Royaume de Jérusalem, mais l'anarchie où vivait l'Allemagne jusqu'à l'avènement de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, lorsqu'elle avait 15 ans, la touchait davantage (*Héraut* 1,2).

Le monastère d'Helfta était un monastère rattaché à l'Ordre de saint Benoît, mais qui avait été influencé par la réforme cistercienne. Les dominicains y intervenaient à l'occasion pour la formation spirituelle. L'administration temporelle du monastère et de ses fermes était assurée par des frères oblates.

Lorsque la petite Gertrude entra au monastère, elle y trouva entre autres deux moniales remarquables : l'Abbesse Gertrude de Hackerborn, 29 ans, qui était déjà en charge depuis dix ans, et la sœur cadette de l'Abbesse, Mechtilde de Hackerborn, dont la vie rayonnait de sainteté et dont la réputation devait se propager bien au delà du monastère grâce surtout à un ouvrage *Le livre de la grâce spéciale* où furent consignées, par elle ou par des confidentes, ses pensées et ses visions. Toute sa vie fut très intimement mêlée à celle de notre sainte, au point qu'il est difficile de distinguer dans les écrits qui leur sont attribués la part de Mechtilde et celle de Gertrude. On peut signaler aussi la présence au monastère de Mechtilde de Magdebourg, béguine, elle

aussi auteur spirituel, entrée à l'âge de 60 ans, alors que Gertrude avait quinze ans, et morte douze ans plus tard.

## FEMME DE LETTRES OU THEOLOGIENNE?

Notre sainte Gertrude entre donc dans ce milieu remarquable, à l'âge de cinq ans. Nous pourrions l'imaginer petite oblate, vouée aux patenôtres, aux livres de piété et aux ouvrages féminins, en attendant le chant et les liturgies bénédictines... Détrompons-nous. Avec ses savantes anciennes, elle va apprendre le latin, s'initier à la grammaire, à la rhétorique, côtoyer des grands auteurs profanes avant d'aborder les Pères de l'Eglise. C'est une jeune fille avertie qui entre au noviciat et approfondit la vie religieuse sous la direction de Mechtilde de Hackerborn, son aînée de 24 ans. « Charmant tous les regards par sa grâce, elle s'attirait l'affection de tous. Son âge tendre, son physique délicat,... son amabilité, sa facilité à s'exprimer et ses aptitudes faisaient l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. »

(*Héraut I,1*)

Rien de remarquable dans son existence, semble-t-il, avant sa vingt-sixième année, où tout devint nouveau. Elle nous a décrit les étapes de cette transformation dans des pages où nous retrouvons l'émotion et l'émerveillement des grands convertis. Faut-il parler de conversion? Elle l'affirme, disant qu'elle vivait jusque là « comme une païenne parmi les païens », avec quelque peu exagéré lorsqu'on connaît la qualité religieuse de son monastère. Elle dira encore: « Pendant toutes les années du bébé, de l'enfant, de l'adolescente et de la jeune fille, j'ai vécu dans une folie si aveugle que j'aurais fait sans remords... toutes mes volontés. » Autre forme de « conversion » plus inattendue, on nous dit qu'elle eut à passer « de l'état de femme de lettres (*grammatica*) à celui de théologienne » (*Héraut I,1*).

Cependant les éléments positifs étaient loin d'être absents. Suivant son expression elle avait toujours été habitée par « le dégoût connaturel du mal et le plaisir du bien ». Une plus grande exigence vient s'insinuer « bellement et doucement », non sans un certain trouble, durant l'Avent de ses vingt-cinq ans. Elle retiendra un répons du deuxième dimanche, tiré du prophète Michée: « Bientôt viendra ton salut... ne crains pas, je te sauverai. » Et le salut enfin arrive, peu avant la fête de la Purification, le soir du 27 janvier 1281, « en cette heure désirable de l'après-complies, vers le début du crépuscule ».

Voici comment elle raconte cette expérience mémorable: « J'étais au milieu du dortoir...; m'étant inclinée par respect pour saluer une ancienne religieuse qui venait à moi, relevant la tête, je vis, debout devant moi, un homme jeune, plein de charme et de distinction... Le visage séduisant et d'une voix douce, il me dit: "Ton salut viendra bientôt, pourquoi te consumer de tristesse? N'as-tu pas de confident, qu'un tel chagrin te possède?" Après qu'il eût dit cela... il me sembla que j'étais au cœur, à l'endroit où je me tiens habituellement pour la prière avec tant de tiédeur; là j'entendis: "Je te sauverai, je te délivrerai, ne crains pas", et je le vis mettre sa main droite dans la mienne, comme pour ratifier sa promesse. »

Elle voulut alors se rapprocher, mais elle en fut empêchée par une haie d'épines infranchissable. Et comme elle se tenait hésitante et bouleversée, elle fut transportée de l'autre côté par cette main où elle reconnut « les bijoux brillants de ces cicatrices par lesquelles toutes dettes ont été annulées ». (*Héraut II,1*)

A partir de ce moment, suivant son expression, le «palais malade de son âme» commença à n'avoir de goût que pour Dieu seul, et le joug du Seigneur, qui lui paraissait «dur et presque insupportable», devint léger (*Héraut* II,1).

#### «LE HERAUT DE L'AMOUR DIVIN»

Gertrude va connaître une autre étape importante dans sa vie. Elle s'est donnée à Dieu sans réticence et sans retour. Toute sa vie est transformée, il lui semble n'avoir jamais éprouvé un si grand bonheur et, comme elle le redira souvent, une si grande liberté d'esprit, même si ses fautes lui apparaissent plus clairement que jamais. Mais elle se pose une question : comment partager cette richesse ? Volontiers elle communique les grâces reçues du Seigneur à d'autres sœurs, spécialement à sa grande confidente Mechtilde, et elle commence déjà à être sollicitée par des visiteurs du monastère, mais ne doit-elle pas faire davantage ? Elle pense recevoir une réponse en écoutant une lecture de matines, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix : «Si le Seigneur eût voulu enseigner seulement à ceux qui étaient présents, il n'aurait pas fait écrire ses paroles, mais parce qu'elles sont écrites, elles servent au salut de tous...» Gertrude a compris. Elle proteste de son incapacité, mais le Seigneur la rassure. Un jour elle se tenait debout, attendant le passage du Saint Sacrement destiné aux malades, un écritoire pendait à sa ceinture, elle le saisit tout à coup et se mit à écrire son premier chapitre. Elle donnera à son oeuvre un titre qui reflète bien l'esprit chevaleresque du temps, *Legatus divinae pietatis*, qui sera traduit *Le héraut de l'amour divin*. Elle indique ainsi son projet, elle veut être un porte-parole de l'Amour : «Aidée par la force du Saint-Esprit, dit-elle à Jésus, je fais résonner mes paroles sur l'instrument mélodieux de votre Cœur, et je chante»!

Gertrude chante. Elle chante en bénédictine, en cistercienne, en élève des dominicains.

Bénédictine, sa vie spirituelle est entièrement fondée sur l'office divin, presque toutes ses intuitions et ses réflexions prennent leur source dans le chant des psaumes et les lectures sacrées. Dans le monastère, elle est seconde chantre, la personne la plus importante après l'Abbesse et la première chantre, « Domna Cantrix », qui est sa compagne et son modèle, Mechtilde de Hackenborn. Elle chante d'ailleurs très bien. Sans doute aussi doit-elle à saint Benoît et à sa règle cet esprit de liberté et de paix qui marque ses écrits comme sa vie.

Cistercienne, l'influence de saint Bernard apparaît nettement dans sa dévotion à la personne de Jésus. On l'a appelée «la sainte de l'humanité du Christ», avec peut-être un peu plus de familiarité que le grand moine du XIIe siècle.

Quant aux dominicains, qui commencent à dominer l'enseignement des Universités, elle en a reçu une théologie solide.

Outre le *Héraut de l'amour divin*, des méditations de sainte Gertrude sur la vie religieuse ont été réunies sous le titre d'*Exercices spirituels*, souvent réédités.

Parlons un peu de la forme littéraire que notre *grammatica* a donnée à ses écrits. Rappelons qu'elle a écrit en latin, un latin influencé évidemment par les formes liturgiques, parfois teinté de germanismes, parfois coloré de ces rythmes poétiques qui font le charme de l'*Imitation de Jésus Christ*. Avouons que parfois ces écrits nous

déconcertent. Les mauvais esprits citent volontiers le psychologue William James qui parle «de fadaïses, de compliments naïfs et absurdes et de puérides tendresses...» Mais je préfère plutôt citer le poète Maurice Maeterlinck qui nous confie, à propos de Ruysbroeck l'Admirable: «Les mots ont été inventés pour les usages ordinaires de la vie, et ils sont malheureux, inquiets et étonnés, comme des vagabonds autour d'un trône, lorsque de temps en temps une âme royale les mène ailleurs... » On a parlé aussi de «hiératisme naïf des peintures médiévales». Nous avons déjà eu un échantillon de la manière de Gertrude dans le récit de sa «conversion». Sans entrer dans la difficile question de la réalité et de la portée des révélations privées, nous constaterons simplement que l'esprit de Gertrude est très porté vers l'image et la représentation. Il semblerait que toute pensée engendre en elle un scénario qui la traduit mieux que ne le feraient des mots.

Quand elle nous rapporte qu'elle a vraiment compris les rapports d'échange entre Dieu et l'âme le jour où Jésus le lui a fait découvrir en l'aidant à cueillir des noix, et en lui demandant ensuite de lui en décortiquer, assis auprès d'elle sur un banc du jardin (*Héraut* III,25), nous comprenons sans peine ce qu'elle veut nous dire: Celui qui nous sert souhaite aussi être servi. Elle s'explique d'ailleurs très bien en disant que Dieu l'a conduite par des images et des figures (*Héraut* V,38) «Car c'est au moyen de l'alphabet qu'arrivent à la science de la philosophie ceux qui veulent l'étudier; ainsi au moyen de ce qui est comme des images peintes, on peut être conduit à goûter intérieurement cette manne cachée qu'il n'est possible d'allier à aucun mélange d'images matérielles.»(*Héraut* II,24; voir aussi IV,21).

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que beaucoup de récits présentés comme révélations, et parmi ceux qui sont les plus étrangers à notre goût, se trouvent en dehors du livre III du *Héraut*, le seul rédigé par notre sainte, qui ne représente que 170 pages sur 780. Les autres récits ont été recueillis par des admiratrices, parfois peut-être avec plus de piété fraternelle que de discrétion et de discernement.

## SAINT JEAN EUDES ET SAINTE GERTRUDE.

Comment saint Jean Eudes est-il entré en contact avec les œuvres des bénédictines d'Helfta? Elles ne semblent pas avoir intéressé l'Oratoire. Bérulle n'en dit rien, non plus que Condren. Olier, pour sa part, encourage une de ses correspondantes à persévérer dans la lecture de notre sainte. Mais quand on connaît l'importance des relations de Jean Eudes avec les bénédictines de Caen, on peut penser que c'est par Madame de Budos, leur Abbesse qu'il a connu sainte Gertrude. La seule édition disponible alors du texte original latin du *Héraut* était celle des chartreux Lansperge et Loher, datant de 1536. Une autre édition avait eu lieu en Espagne en 1599, et sous le titre d'*Insinuations de la divine piété*, souvent employé pour l'œuvre principale de Gertrude, des traductions françaises avaient paru en 1619, 1623 et 1634.

On notera que Jean Eudes recommande souvent un auteur qui fut parmi les grands admirateurs de sainte Gertrude, «le saint Abbé Blossius» (Louis de Blois), qui, «après avoir lu douze fois en un an les *Insinuations de la divine piété*, en fait souvent mention dans ses livres, avec des éloges qui font voir l'estime qu'il en avait» (O.C. VI, p.14).

Nous utiliserons ensemble les écrits attribués à sainte Mechtilde et à sainte

Gertrude, difficilement séparables. Nous chercherons les traces de leur influence sur saint Jean Eudes :

- d'abord dans les emprunts et citations,
- ensuite dans les similitudes d'esprit et de pensée.

On pourrait aussi noter des similitudes de composition et de style. Comme Gertrude, Jean Eudes recourt aux «exercices» et «élévations», liés à un temps ou un mystère, parfois rattachés à une révélation privée ou assortis d'une promesse; comme elle, il aime les énumérations: «premièrement, deuxièmement...etc», les superlatifs, et les mots qui s'y rattachent: «tout et tous», «excès de...», «infiniment», etc.

- *Emprunts et citations*

Commençons par les deux principales prières eudistes.

La salutation «Ave Cor» vient du livre de sainte Mechtilde, *Liber specialis gratiae* (III, chap. 5). Elle y est donnée comme révélée à cette sainte par Jésus lui-même pour honorer sa Mère. Jean Eudes, après lui avoir donné la forme que nous connaissons, l'adressera aux Cœurs de Jésus et de Marie (O.C. II, pp. 365-366).

«Ave Maria, filia Dei Patris» est inspiré à Jean Eudes par le *Héraut* (L. III, chp. 19) où ses premières invocations sont données comme venant de la sainte Vierge elle-même, «en présence de la Sainte Trinité» (O.C. II, p.353, note 2).

Les Eudistes se souviennent d'avoir récité naguère le «Petit chapelet de sainte Gertrude» pour honorer, durant l'octave de l'Annonciation, les jours passés par Notre Seigneur dans les entrailles de sa mère, et, durant l'octave de la Nativité de Marie, les jours durant lesquels sainte Anne a porté la Vierge Marie! 35 Ave Maria chaque jour, avec la promesse faite par Marie de leur accorder une participation spéciale à sa joie dans le ciel (O.C. III pp. 402 et 424).

Les «Actes d'amour vers Jésus crucifié» proposés par saint Jean Eudes dans le *Royaume de Jésus* (O.C. I, p.406) ont aussi leur source dans le *Héraut* (III,48), ainsi que le texte d'un exercice «Pour mourir chrétiennement» (O.C. I, p.520).

Après les emprunts, voici quelques citations:

A propos de la confiance (*Héraut* III,7), Jean Eudes cite dans le *Mémorial* (O.C. III, p.104): «Lorsqu'une âme étant en quelque peine ou affliction se met sous ma protection avec une ferme espérance, elle me transperce tellement le cœur que c'est à elle que j'adresse ces paroles: "Elle est unique, ma colombe, et choisie entre mille"... Le regard des yeux de ma colombe ... est la ferme et inébranlable confiance qu'elle a que je peux, que je sais et que je veux l'assister en toute chose.»

Sur la Volonté de Dieu (*Héraut* III,11, cf. O.C. III, p.102) : « Je demande, Monseigneur, et je désire de tout mon cœur que votre très louable volonté s'accomplisse en moi et en toutes vos créatures, en la manière qui vous sera la plus agréable.»

Sur l'humilité (*Héraut* I,11: *Royaume de Jésus*, O.C. I, p. 227) : « Seigneur, un des plus grands miracles que vous fassiez au monde, c'est de permettre que la terre me porte». Mais sainte Gertrude ajoute que le Seigneur lui répondit : « Avec plaisir la terre s'offre sous tes pas et le ciel attend le moment de te porter».

Sur la sanctification des actions ordinaires (*Héraut*,I,11; *Royaume de Jésus* O.C. I, p. 105): «Notre Seigneur assura sainte Gertrude qu'il avait très agréable (sic) qu'elle lui offrit toutes ses plus petites actions, même toutes ses respirations et tous les

battements de son cœur».

Parmi les idées chères à saint Jean Eudes se trouve celle du recours à Jésus et à Marie comme remplaçants, compléments en compensation et réparation de nos fautes. Ce sont des idées familières à l'Ecole Française, mais qu'on retrouve très souvent chez sainte Gertrude. «En la veille de Noël, pendant qu'on faisait la procession, lit-on dans le *Cœur Admirable*, Gertrude était touchée de douleur de ce que son infirmité corporelle l'avait empêchée de réciter pendant l'Avent quelques oraisons particulières en l'honneur de la sainte Vierge. Le Saint-Esprit lui inspira de lui offrir, en réparations de ses négligences, le très doux cœur de son Fils Jésus, ce qu'elle (la sainte Vierge) accepta avec un très grand contentement, comme un présent d'une valeur infinie...» (O.C. VII, p. 395; *Héraut* IV,2).

Un peu plus loin, Jean Eudes cite encore ce qu'entendit sainte Gertrude, «vers la fin de sa vie». Elle suppliait Notre Seigneur de suppléer à tous ses manquements à l'égard de sa Mère. Alors Notre Seigneur dit à sa Mère: «Voilà mon cœur que je vous présente comme source de la béatitude... Je vous offre dans ce cœur tout l'amour par lequel je vous ai choisie..., toutes les faveurs reçues durant votre vie..., pour l'amour de ma bien-aimée Gertrude, en supplément de ses négligences» (O.C. VII, pp. 396-97; *Héraut* V,31).

Une autre fois, rappelle encore saint Jean Eudes, elle s'efforçait en psalmodiant l'office, de prononcer chaque mot, chaque note avec intention, et ne pouvait y parvenir. Le Seigneur, ne pouvant souffrir de voir sa servante dans l'affliction, lui présenta de ses propres mains son cœur divin, sous la figure d'une lampe ardente, en disant: «Voici que je montre aux yeux de votre âme un cœur plein de charité, qui est l'instrument (*organum*) de la Sainte Trinité, afin que vous lui demandiez d'accomplir en vous tout ce dont vous n'êtes pas capable.»

Ces textes nous montrent comment Mechtilde et Gertrude parlent comme naturellement des cœurs de Jésus et de Marie quand il s'agit de relation dans l'amour.

On peut s'étonner de voir que les saintes d'Helfta ne sont pas citées dans le livre XII du *Cœur Admirable* consacré au Cœur de Jésus, alors que les trente-trois interventions du Cœur de Jésus rapportées dans le *Héraut* sont souvent conformes à l'esprit et à l'expression de saint Jean Eudes. Mais on rappellera combien la vie et les écrits de sainte Gertrude ont marqué une autre allemande du 19<sup>e</sup> siècle, Soeur Marie du Divin Cœur Droste, du Bon-Pasteur, qui inspira au Pape Léon XIII la consécration du genre humain au Sacré-Cœur.

## LES DERNIERES ANNEES

Il semble que Gertrude n'a pas poursuivi très longtemps son apostolat d'écrivain. Après quelques années, elle a abandonné son écritoire, sollicitée par de multiples relations avec ses sœurs, mais aussi avec de nombreuses personnes désireuses de s'entretenir avec elle et qui appréciaient sa sérénité bienveillante. «Elle aimait tous les hommes et toutes les créatures» lit-on dans le *Héraut* (I, 8).

Les témoins de sa vie ne font pas état de manifestations extérieures, de phénomènes mystiques, si l'on en croit la rédactrice du livre IV du *Héraut*. A une proposition du Seigneur: «Que chois-tu, jeune fille, d'être servi par moi ou de me

servir?» Gertrude avait répondu clairement: plutôt que le face-à-face dans une extase impossible à traduire, elle a choisi les lumières reçues dans la méditation des Ecritures, car elle pouvait alors en faire profiter les autres.

Bien entendu, elle avait ses défauts, et ses panégyristes elles-mêmes laissent entrevoir que tout n'était pas parfait, on parle plusieurs fois de ses impatiences... Elle s'accuse elle-même à longueur de pages devant le Seigneur. Mais c'est toujours pour être excusée, encouragée, au point qu'on a parfois l'impression d'une sorte de jeu. Si elle exprime un remords pour des amitiés trop humaines, elle se rassure en pensant que jamais un époux ne reprochera à son épouse de donner à manger à ses petits oiseaux (*Héraut* II,13). Etant souvent malade et fatiguée, elle devait s'étendre sur un lit, mais on ne la laissait pas toujours en repos. Elle avoue qu'il lui arrive de faire semblant de dormir quand elle entend une sœur arriver. «Ne t'inquiète pas, lui est-il répondu, cela donne à tes sœurs l'occasion de faire un bon acte de charité en ne te dérangeant pas!» (*Héraut* IV,23). Le Seigneur lui avait parlé un jour d'une personne qui avait si bien couvert ses yeux de ses indignités qu'elle en devenait aveugle, incapable de voir l'amour de Dieu pour elle. Ce n'était vraiment pas son cas.

Les dernières années de la vie de Gertrude connurent la peine et la souffrance. Sa santé se détériora de plus en plus. Elle vit mourir en 1290 l'Abbesse Gertrude qui l'avait accueillie, et en 1298 sa confidente Mechtilde. Il y eut quelques drames entre le monastère et les autorités civiles et même religieuses. Elle dut encourager le frère administrateur, mis en fâcheuse position (*Héraut* III,49,69,70 - IV,60). Cela n'altéra pas sa sérénité, car elle se sentait en paix avec Dieu et pouvait lui dire: «Revenant dans mon cœur, je vous y ai toujours trouvé.»(*Héraut* II,3).

Nous avons peu de détails sur les derniers jours de sainte Gertrude la Grande. On ignore même la date exacte de sa mort, placée généralement au 17 novembre 1302; elle avait 46 ans. Se sentant décliner, elle ne cessa de converser avec le Seigneur dont elle avait reçu, en un moment particulièrement pénible, cette assurance: «Je souffre en toi toutes les peines du corps et de l'esprit qui t'affligent» (*Héraut* V,30). Elle avait demandé en grâce au Seigneur de la prévenir lorsque son heure viendrait; il répondit avec ce mélange de magnificence et de tendresse habituel à leurs relations: «Je t'enverrai deux anges de ma cour avec des trompettes d'or, et tu entendras chanter: voici l'époux qui vient, allez à sa rencontre!»

\*\*\* \*\*

Plus de trois siècles après sa mort, l'amour si ardent et si tendre que la moniale d'Helfta avait voué au Cœur du Christ trouvait écho dans le cœur de saint Jean Eudes, et communiquait au missionnaire normand cette touche d'humanité qui lui permit d'exprimer sa synthèse spirituelle dans le culte du Cœur de Jésus.

Xavier Engelhard, cjm  
Plancoët

## Bibliographie

Les œuvres complètes de sainte Gertrude d' Helfta ont été éditées (introduction, texte latin, traduction et notes) aux *Sources Chrétiennes*, le Cerf, Paris:

N° 127: *Les exercices* 2 volumes de 320 et 314 pages, 1967.

N° 139: *Le Héraut*, livres I et II, 2 volumes de 360 et 358 pages, 1968.

N° 143: *Le Héraut*, livre III, un volume, 380 pages, 1968.

N° 255: *Le Héraut*, livre IV, un volume, 510 pages, 1978.

N° 331: *Le Héraut*, livres V, un volume , 350 pages, 1986.

---